

Discipline autonome ou pratique instrumentale ? : l'architecture d'après-guerre en Afrique

Johan Lagae, Universiteit Gent, johan.lagae@ugent.be

– Clive M. CHIPKIN, *Johannesburg Transition : Architecture & Society from 1950*, Johannesburg, STE Publishers, 2008. 490 p., fig. en n. et b. et en coul. ISBN : 978-1919855882 ; £ 92,50 (104 €).

– Tom AVERMAETE, Serhat KARAKAYALI, Marion VON OSTEN éd., *Colonial Modern: Aesthetics of the Past, Rebellions for the Future*, Londres, Black Dog Publishing, 2010. 320 p., 317 fig. n. et b. et en coul. ISBN : 978-1-907317-11-8 ; £ 29,95 (33,70 €).

– Antoni FOLKERS, *Modern Architecture in Africa*, Nimègue, SUN, 2010. 376 p., fig. en n. et b. coul. ISBN : 978-90-8506-9614 ; 42,50 €

– Olivier CINQUALBRE éd., *Jean Prouvé : la Maison Tropicale/The Tropical House*, Paris, Éditions du Centre Pompidou, 2009. 160 p., fig. en n. et b. et en coul. ISBN : 978-2-84426-335-3 ; 29,90 €

Un continent redécouvert

Bien que les premières études historiques sur l'architecture moderne en Afrique, en particulier celle du Nord, datent du début des années 1980, le continent se fait remarquer dans les bilans de l'architecture du ^{xx}e siècle par son absence presque totale, à l'exception des projets nord africains de Le Corbusier. Qu'on ait dû attendre 2001 pour que la carrière africaine d'Ernst May, protagoniste du mouvement moderne, fasse l'objet d'une étude approfondie montre bien la position marginale qu'a longtemps occupé l'Afrique dans le regard des historiens de l'architecture¹. Même le sixième volume de *World Architecture : A Critical Mosaic* (2002) dédié à l'Afrique subsaharienne, rédigé par Udo Kultermann², présente encore, lui aussi, un bilan assez limité et orienté, la sélection ayant été faite en étroite collaboration avec trois informateurs anglophones...

L'architecture et l'urbanisme du ^{xx}e siècle en Afrique ont récemment fait l'objet d'une vraie redécouverte grâce à l'introduction dans l'historiographie de l'architecture moderne de concepts empruntés aux études postcoloniales. Développé dans un premier temps dans le milieu académique américain, ce regard critique a conduit les historiens à resituer la production africaine dans son contexte politique, économique et socio-culturel. Aujourd'hui, il existe déjà une littérature assez large, qui témoigne d'approches divergentes du sujet. On y trouve des monographies d'architectes, de bâtiments ou de villes, dans lesquelles l'architecture figure comme discipline presque autonome, aussi bien que des ouvrages qui s'inscrivent plutôt dans le domaine

¹ Eckhard Herrel, *Ernst May : Architekt und Stadtplaner in Afrika 1934-1953*, (cat. expo., Francfort, Deutschen Architektur-Museum, 2001), Tübingen, 2001.

² Kenneth Frampton, Udo Kultermann éd., *World Architecture 1900-2000 : A Critical Mosaic*, VI, *Central and South Africa*, New York, 2000. Les informateurs étaient: David Aradeon, Nnamdi Elleh et Richard Hughes. Udo Kultermann publie sur le sujet depuis les années 1960, voir Johan Lagae, « Kultermann and After. On the Historiography of 1950s and 60s' Architecture in Africa », dans *Oase*, 82, 2010, p. 5-24.

des *cultural studies*. Les quatre publications discutées ci-dessous permettent de présenter une esquisse de ce large spectre.

Du chef-d'œuvre au vernaculaire urbain

Si les premiers historiens se sont intéressés à l'architecture en Afrique en suivant d'abord les traces des grands architectes, un intérêt croissant se manifeste actuellement pour la production bâtie plus ordinaire, soit une architecture « vernaculaire »³. La publication en 2009 de l'ouvrage *Jean Prouvé : la Maison Tropicale/The Tropical House*, s'inscrit encore dans la première catégorie. Si le livre rend hommage à « l'inventivité singulière » de l'architecte et se donne pour objectif de « redonner à Prouvé une juste place », son travail en Afrique est en réalité déjà bien connu grâce aux premières monographies qui lui étaient consacrées, tandis que la survivance des deux prototypes de la Maison tropicale à Brazzaville était déjà documentée en 1996⁴. En outre, le galeriste parisien Éric Touchaleaume, personnage étroitement lié au rapatriement et à la vente des prototypes de la Maison tropicale, publia en 2006 un catalogue offrant une vaste documentation sur les projets de Prouvé en Afrique⁵. Dans le sillage de ces ouvrages, le livre publié par le Centre Pompidou vise à valoriser l'entrée récente du fonds d'archives Jean Prouvé dans les collections du musée et à faire connaître le don fait par le couple américain Robert et Stéphane Rubin d'une des maisons de Brazzaville, structure qui, en janvier 2007, fut installée sur une terrasse au cinquième étage du musée (**fig. 1 ou fig. 1 bis**).

Olivier Cinqualbre, chef du service architecture du Centre Pompidou, reconstruit la généalogie de ce projet africain datant de 1949. Il présente la maison comme le fruit d'une recherche pour mettre sur pied des bâtiments démontables et des « maisons usinées » que Prouvé, ferronnier de formation, menait depuis la fin des années 1930 en collaboration avec des architectes comme Pierre Jeanneret, Marcel Lods, Édouard Menkès ou Henri Prouvé. Pour le lecteur qui connaît déjà l'oeuvre bien documentée de Prouvé, le texte n'apporte pas beaucoup d'éléments nouveaux, d'autant plus que le catalogue de dessins et de photos sur les projets de construction pour les maisons tropicales, ainsi que la bibliographie sur le sujet, ne sont malheureusement pas complets. À noter en particulier est l'absence presque totale de dessins et détails techniques. Tout chercheur intéressé devra donc nécessairement se référer aussi au troisième volume de *L'Œuvre complète* rédigé par Peter

³ Pour l'émergence de cet intérêt dans l'historiographie de l'architecture en général, voir Paul Groth, « Making New Connections in Vernacular Architecture », dans *Journal of the Society of Architectural Historians*, 58/3, 2000, p. 444-451.

⁴ Bernard Toulhier éd., *Brazzaville-la-verte. Congo*, Paris, 1996, p. 36. Les prototypes de Brazzaville ont été érigés en 1951 et précédé par un prototype monté à Niamey en 1949.

⁵ Éric Touchaleaume, *Jean Prouvé : les maisons tropicales*, (cat. expo., Paris, Galerie 54, 2006) Paris, 2006.

Sulzer⁶. L'intérêt du livre réside principalement dans la contribution de Robert Rubin, donateur de la maison exposée au Centre Pompidou, dans laquelle il explique les raisons de son acquisition, les choix faits au cours de sa restauration et les réactions contrastées que provoqua la présentation de la maison « ressuscitée » et sa médiatisation⁷. En décrivant la Maison tropicale comme un exemple clé du mode opératoire de Prouvé, Rubin explique le choix d'une restauration qui « allait ramener la Maison à son moment le plus prometteur, c'est-à-dire à sa configuration avant l'Afrique », et de la montrer sans cloisons ni accessoires afin de « souligner la lisibilité des systèmes de construction ».(CINQUALBRE, 2009, p.120). L'ouvrage présente donc la Maison tropicale comme le « chef-d'œuvre » d'un « maître », la détachant ainsi de la réalité africaine à laquelle elle a participé et niant le contexte colonial dans lequel elle a été produite.

Plusieurs « maîtres » du XX^e siècle apparaissent dans *Johannesburg Transition : Architecture & Society from 1950*. Dans l'introduction, Clive M. Chipkin avoue qu'« une référence thématique à Le Corbusier parcourt une bonne partie du texte »⁸ (CHIPKIN, 2008, p. 15). De façon convaincante, l'auteur montre comment les nouvelles idées, approches et pratiques de l'architecture moderne développées dans les « centres » (Europe, États-Unis) ont commencé à circuler assez rapidement à Johannesburg, ville qui, bien que située en « périphérie », était dès sa fondation, et par sa nature cosmopolite, très liée au monde. Dans un ouvrage précédent, *Johannesburg Style*⁹, dans lequel il avait analysé l'histoire architecturale de la ville jusqu'en 1960, Chipkin avait déjà dévoilé entre autres les liens privilégiés entre Johannesburg-Paris et Johannesburg-Brésil. Aussi, l'atelier de Le Corbusier rue de Sèvres restera un lieu de pèlerinage pour les architectes sudafricains, tout comme son Unité d'Habitation à Marseille, tandis que les idées des membres du Team X et de Reyner Banham étaient aussi suivies de près. Dans *Johannesburg Transition*, Chipkin nous apprend l'influence des États-Unis, en particulier à travers l'enseignement de Paul Rudolph à Yale et de Louis Kahn à l'University of Pennsylvania, filières initiées largement par Denise Scott Brown. Les leçons de Kahn sont perceptibles, par exemple, dans le Rand Afrikaans University, projet mastodonte réalisé entre 1969 et 1975 et supervisé par l'architecte Wilhelm O. Meyer (**fig. 2**). À l'ère du postmodernisme, c'est aussi l'architecture de James Stirling qui fascine. Appartenant à cette génération d'architectes qui débutaient à Johannesburg dans les années 1950, Chipkin lui-même possède une connaissance intime du milieu, ce qui ne l'empêche pas de se montrer souvent critique à

⁶ Peter Sulzer, *Jean Prouvé : œuvre complète, volume 3, 1944-1954*, Bâle, 2005. L'ouvrage de Eric Touchaleaume est plus riche pour ce qui concerne les autres projets de Prouvé en Afrique.

⁷ En 2005, la Maison tropicale a été présentée à Yale University et University of California Los Angeles, des initiatives fortement médiatisées à travers Internet.

⁸ « There is thematic reference to Le Corbusier through much of the text ».

⁹ Clive M. Chipkin, *Johannesburg Style : Architecture and Society, 1880s-1960s*, Cape Town, D. Philip Publishers, 1993.

l'égard de ses confrères. Chipkin fonde son analyse en plus sur la circulation de publications, sur une lecture détaillée du langage formel des projets et sur de multiples interviews.

Présentant la monographie d'une ville, Chipkin s'intéresse autant aux chefs-d'œuvre qu'à une architecture plus anonyme, voire médiocre qui, elle aussi, fait partie intégrante du paysage urbain. Seules quelques maisons individuelles remarquables sont présentées, alors qu'une place importante est consacrée dans son portrait de la ville aux projets menés à l'échelle urbaine : immeubles de bureaux et d'appartements, commerces, banques, complexes éducatifs et sportifs, mais aussi townships, icônes de l'apartheid. L'exemple type de l'architecture qui l'intéresse est le « Hillbrow vernacular », la ligne moderniste particulière des appartements, parfois réussis, souvent banals, du quartier Hillbrow, qui avait déjà frappé Nicolas Pevsner lors de son passage en 1952. Aujourd'hui, ce quartier est devenu un *inner city slum* [un bidonville au centre-ville], avec des immeubles, pour la plupart délabrés, occupés par une population africaine hétérogène. Chipkin décrit ce phénomène comme caractéristique des villes dont le centre ville commercial original s'est vidé au profit de l'émergence d'espaces résidentiels et d'enclaves commerciales sécurisés, situés en périphérie.

Portrait extrêmement riche et abondamment illustré, *Johannesburg Transition* constitue un ouvrage dans lequel un lecteur qui ne connaît pas cette ville pourra se perdre facilement en raison du nombre impressionnant d'architectes et de projets passés en revue. Bien que l'ouvrage contienne plusieurs photographies aériennes qui permettent de capter le contexte urbain des principaux bâtiments discutés, la quasi absence de bonnes cartes de la ville complique la lecture d'un récit qui s'apparente parfois à un guide d'architecture.

L'Afrique comme laboratoire d'architecture

Une grande partie de la production architecturale du XX^e siècle en Afrique a vu le jour sous l'ère du colonialisme. À commencer au début des années 1990, plusieurs auteurs ont avancé la thèse, devenue largement acceptée aujourd'hui, que le contexte colonial générait la condition idéale d'une expérimentation architecturale et urbanistique. Le cas du Maroc dans les années 1910 et 1920, quand Henri Prost concevait, en étroite collaboration avec le Maréchal Lyautey, les villes de Casablanca et Rabat en s'inspirant d'idées théoriques novatrices qui eurent ensuite un impact considérable sur la pratique des urbanistes en France, est ainsi bien connu¹⁰.

¹⁰ Gwendolyn Wright, *The Politics of Design in French Colonial Urbanism*, Chicago, 1991 ; Hélène Vacher, *Projection coloniale et ville rationalisée : le rôle de l'espace colonial dans la constitution de l'urbanisme en France, 1900-1931*, Aalborg, 1997.

Colonial Modern : Aesthetics of the Past, Rebellions for the Future se fonde en partie sur cette prémisse, tout en la rendant plus complexe. L'ouvrage collectif, rédigé par Tom Avermaete, Serhat Karakayali et Marion Von Osten, résulte d'un projet de recherches et d'exposition intitulée *In the Desert of Modernity : colonial Planning and After*. Le projet eut lieu d'abord en 2008 au Haus der Kulturen der Welt à Berlin, puis en 2009 aux Anciens Abattoirs de Casablanca¹¹. Constitué d'une série de contributions de nature et de sujets assez divers, écrites par des auteurs de profils différents (architectes, historiens, sociologues, artistes...), l'ouvrage est organisé en trois chapitres : « se débattre la modernité. [negotiating modernity] », « le laboratoire urbain », « l'imaginaire post-colonial ». Des sujets aussi divers que l'appropriation, par des architectes israéliens, d'un langage vernaculaire palestinien, ou que la fascination des architectes anglais Alison et Peter Smithson pour les *longhouses* de Sawarak (Bornéo) figurent dans le premier chapitre (AVERMAETE et al., 2010, p. 88-97, 98-111), un texte sur l'imaginaire colonial chez Adolf Loos dans le troisième (AVERMAETE et al., 2010, p. 244-261). Les textes du deuxième chapitre, qui touchent la notion de laboratoire, abordent plus directement les expériences architecturales et urbanistiques menées par Michel Ecochard, par les membres de l'ATBAT-Afrique [Ateliers des bâtisseurs], et par Jean Hentsch et André M. Struder au Maroc, ainsi que celles de Louis Miquel, Roland Simounet ou Fernand Pouillon en Algérie (AVERMAETE et al., 2010, p.128-187).

Ces noms et ces projets sont connus, ayant déjà fait l'objet de publications antérieures, parfois par les mêmes auteurs réunis ici¹². Certains textes offrent néanmoins quelques nouvelles perspectives et présentent, comme dans le cas d'Algérie, une étude ancienne et partiellement inédite. La contribution d'Avermaete touche explicitement à un sujet en vogue dans les analyses actuelles de l'architecture des régions non-Européennes, à savoir celui du phénomène d'« import/export », et articule de façon nette l'enjeu d'une nouvelle historiographie émergente : « l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes d'après-guerre doit être réécrite comme l'histoire de vecteurs multiples et croisés, au sein desquels les 'experts nomades' et les 'perspectives itinérantes' jouent un rôle constitutif et capital »¹³ (AVERMAETE et al., 2010, p.147). Dans son analyse, Avermaete démontre comment des concepts et techniques d'infrastructure, mis en œuvre d'abord en Maroc et en Algérie dans les années 1950, servaient ensuite pour le développement des régions périphériques en France. L'évolution de

¹¹ *Colonial Modern* (AVERMAETE et al., 2010) est en quelque sorte la synthèse du projet de recherche et de l'exposition.

¹² Outre l'excellente monographie de Jean-Louis Cohen et Monique Eleb, *Casablanca : mythes et figures d'une aventure urbaine*, Paris, 1999, il faut mentionner l'ouvrage collectif dirigé par Maurice Culot et Jean-Marie Thiveaud, *Architectures françaises Outre-Mer*, Liège, 1992.

¹³ « ... the history of modern architecture and urbanism in the post-war period has to be rewritten as a story of multiple and reciprocal vectors in which 'nomadic experts' and 'travelling perspectives' play a constituent and paramount role » (AVERMAETE et al., 2010, p.147). Cette thématique a déjà été abordée de façon explicite dans Joe Nasr, Mercedes Volait éd., *Urbanism : Imported or Exported? Native Aspirations and Foreign Plans*, Chichester, 2003.

l'urbanisme en France dans les années 1960 d'un art urbain vers une pratique plus multidisciplinaire, ajoute-t-il, trouve son origine dans les expériences nord africaines.

On peut toutefois se demander si la thèse de la colonie comme « laboratoire » possède une validité générale, ou si elle ne se limite pas à l'Afrique du Nord française, dans le cadre d'épisodes historiques bien spécifiques. Si Ecochard, on le sait, « bénéficiait de pouvoirs qui s'apparentaient à ceux d'un dictateur [...] et aussi d'un budget conséquent »¹⁴ (AVERMAETE et al., 2010, p.136)...cette situation était plutôt rare non seulement au Maroc, mais aussi dans d'autres colonies. En effet, les architectes et urbanistes opèrent toujours dans des conditions sociales complexes, qui créent parfois des opportunités inattendues, mais qui imposent très souvent des contraintes à la créativité. Comme le remarque Chipkin à plusieurs reprises, la réussite d'un projet architectural ou urbanistique novateur nécessite une collaboration fructueuse entre l'architecte, le client et, pour des projets de grande envergure, l'administration municipale. Le Carlton Center (1967-1973) à Johannesburg, icône du manhattanisme auquel aspirait la haute finance de la ville, illustre cette « rencontre formidable » (CHIPKIN, 2008, p. 145-157) d'esprits. Le choix d'attirer le bureau de Skidmore, Owings & Merrill de New York pour concevoir cette entreprise gigantesque comprenant la tour en béton armé la plus haute du monde à l'époque, revenait à un client convaincu qu'il fallait recruter la meilleure expertise au monde. Le développement de Johannesburg, ville coloniale capitaliste, suivait la logique de l'argent et des conjonctures économiques. Si le boom de 1965-1977 produisit plus de soixante immeubles-tours dans le centre ville, effaçant ainsi une grande partie des « gratte-ciels » emblématiques de Johannesburg des années 1930 (**fig. 3bis**), la tombée du prix de l'or en 1983 – ainsi que les troubles dans les townships deux ans plus tard – ont engendré une atmosphère d'incertitude financière annoncée sur la couverture d'un numéro de la revue *Frontline* de 1984, qui montrait une évocation du Carlton Center en ruines (**fig. 3**).

Dans son livre de nature autobiographique *Modern Architecture in Africa*, l'architecte Antoni Folkers, lui aussi, adhère à l'idée de l'Afrique comme laboratoire, évoquant à plusieurs reprises l'esprit de liberté et d'expérimentation qu'il y avait rencontré lors de son long séjour entre 1984 et 2000. Composé en quatre volets marquant les différents domaines dans lesquels l'auteur a été actif – urbanisme, construction de bâtiment, architecture climatique, patrimoine –, Folkers présente à chaque fois quelques études de cas, la plupart du temps des projets qu'il a lui-même conçus, précédées par une introduction historique. Informatif et mettant en avant des architectes et des bâtiments parfois peu connus – un chapitre est consacré à l'architecture d'après-guerre de

¹⁴ « ... virtually dictatorial powers and... a generous budget », (AVERMAETE et al., 2010, p. 136).

Zanzibar –, le livre manque toutefois de rigueur et ne parvient pas à être l'étude historique synthétique que promet le titre.

Cela n'empêche pas le livre de donner des éléments intéressants et peu connus, notamment sur le rôle de l'architecte dans le contexte de l'aide au développement en Afrique à l'époque postcoloniale. La carrière de Folkers débutait en effet en 1984, à Ouagadougou, où il était impliqué dans un programme de redéveloppement des districts urbains financé par le Pays-Bas. En partant des réalités physiques et sociales locales, ce programme visait à proposer une alternative au planning urbain technocratique. Un petit projet pour un bureau de terrain en adobe qu'il a conçu et réalisé avec des artisans locaux, dans l'esprit de Hassan Fathy et des architectes français comme Jak Vauthrin, respire le même esprit et témoigne de son respect pour l'architecture traditionnelle (**fig. 4**). Le contraste avec l'approche technocratique du moderniste allemand Georg Lippsmeier, auteur de la Faculté d'ingénieurs de l'Université de Dar es Salaam (1971-1974), complexe réalisé en Afrique en pleine guerre froide, est considérable. Folkers nous le présente à juste titre comme un protagoniste oublié de l'architecture climatique en Afrique, thématique qui fait l'objet d'un des volets dans *Modern Architecture in Africa* et domaine qui a reçu une attention considérable des historiens d'architecture ces dernières années¹⁵. L'analyse de Folkers nous permet à mieux comprendre pourquoi – comme l'a d'ailleurs bien démontré Tristan Guilloux – la *Maison Tropicale* de Jean Prouvé, souvent présentée comme une solution adéquate – Rubin parle de « ingénieux concepts 'verts' bien avant l'apparition de cette notion » (CINQUALBRE, 2009, p. 118) – n'est pourtant pas idéale dans un climat équatorial chaud et humide comme Brazzaville¹⁶.

« Whose history, whose heritage » ?

Depuis les publications de Anthony D. King des années 1970 sur l'urbanisme colonial dans l'Inde britannique, il existe une tendance à analyser le bâti et les formes urbaines dans les territoires d'outre-mer en relation avec la société qui les a produits et qui en est aussi influencé. L'émergence des études postcoloniales a fortement stimulé cette perspective. De disciplines autonomes, l'architecture et l'urbanisme sont alors abordés dans ce cadre comme des pratiques plutôt instrumentalisées et influencés par des idéologies qu'ils aident à construire¹⁷.

¹⁵ Lippsmeier est auteur d'un ouvrage de référence sur le sujet intitulé *Tropenbau : Building in the Tropics*, Munich, 1980. Pour des analyses historiques dans le contexte anglophone, voir les travaux de Hannah Leroux, de Ola Uduku et de Jiat Hwee-Chang ; pour celles du contexte francophone, voir les travaux de Philomena Miller-Chagas et Tristan Guilloux.

¹⁶ Tristan Guilloux, « The *Maison 'Tropicale'*: A Modernist Icon or the Ultimate Colonial Bungalow? », dans *Fabrications*, 18/2, décembre 2008, p. 6-25.

¹⁷ Une critique sur l'impact des études postcoloniales sur l'historiographie de l'architecture, datant d'il y a déjà plus de dix ans mais toujours d'actualité, a été formulé par Sibel Bozdogan, « Architectural History in

La relation entre architecture et société est au cœur de l'ouvrage *Colonial Modern*. Si l'approche d'Ecochard constitue l'exemple type d'une pratique architecturale et urbanistique d'après-guerre fondée sur « la faisabilité et l'aptitude à planifier le progrès social, et l'éclosion d'une nouvelle société »¹⁸, les initiateurs de *Colonial Modern* peuvent aussi nous éclairer sur l'appropriation de l'infrastructure physique et des espaces urbains par les habitants. Ils s'intéressent en outre aux manières par lesquelles ces habitants, lorsqu'ils arrivent en grand nombre comme « migrants » en France après l'indépendance, y négocient la modernité, phénomène tracé non seulement à travers l'étude des usages de l'espace urbain, mais aussi à travers la photographie et l'analyse de films. Plusieurs contributions s'éloignent ainsi fortement de l'architecture ou de l'urbanisme *stricto sensu*, pour privilégier plutôt une discussion théorique des aspects politiques et idéologiques lié au bâti et l'espace urbain.

Par son extrémisme, l'Afrique du Sud sous l'apartheid constitue un cas très parlant pour illustrer le rapport entre société et architecture, et la responsabilité de l'architecte. Si la plupart des architectes travaillant à Johannesburg étaient sensibles à l'attrait de l'argent, plusieurs prenaient des positions plus engagées. Dans sa description des « refuges » notoires du township Alexandra, on sent bien que Chipkin était l'un des principaux fondateurs de l'association *Architects Against Apartheid*, fondée en 1986. Qui d'autre, que des « disciples délirants de Le Corbusier » (CHIPKIN, 2008, p. 240)¹⁹, se demande-t-il, aurait pu dessiner ces immeubles collectifs réalisés en 1972, conçus pour loger une population de personnel domestique africain de presque 6 000 personnes dans des petites chambres à quatre, dépourvues de tout confort ?

En soulignant de façon engagé la relation entre architecture et société, Chipkin nous rappelle à quel point l'architecte se positionne toujours vis-à-vis l'ordre social et y porte une responsabilité. L'analyse de la Maison tropicale que nous proposent Cinqualbre et Rubin frappe par son silence sur ce point. En effet, comme nous le démontre Tristan Guilloux, il ne s'agit pas seulement d'un produit publicitaire du secteur métallurgique français en quête d'un marché dans les territoires d'outre-mer, mais aussi d'une architecture coloniale qui suit de près la typologie du bungalow, prévoyant ainsi une distribution qui visait ainsi à introduire une séparation nette entre les espaces réservés à la maîtresse de la maison et aux hôtes et ceux destinés à la circulation du personnel domestique africain. De ce point de vue, vouloir vider cette construction de son histoire africaine pour la présenter dans « sa configuration avant l'Afrique », comme nous le propose Rubin, est tout à fait redoutable.

Professional Education: Reflections on Postcolonial Challenges to the Modern Survey », dans *Journal of Architectural Education*, 52/4, p. 207-215.

¹⁸ « ... the feasibility and 'planability' of social progress and the dawn of a new society », Avermaete *et al.*, 2010, p. 10.

¹⁹ « deranged disciples of Le Corbusier » (CHIPKIN, 2008, p. 240).

Par rapport à l'affairisme des galeristes auquel ont succombé les deux autres prototypes de la Maison tropicale dans un contexte de « Prouvémania », Rubin semble conscient au moins de la nature délicate de l'entreprise qu'il a menée en « sauvegardant » une des maisons de Brazzaville. En effet, comme le démontre clairement le projet *Maison Tropicale* de l'artiste Ângela Ferreira (2007) et en particulier les entretiens qu'elle a menés sur les sites « vidés » – documenté dans le film du même titre de Manthia Diawara (2008), il s'agit moins d'une « sauvegarde », comme le décrit encore maladroitement le directeur du Centre Pompidou, que d'une « spoliation » du patrimoine architectural modern africain²⁰. Si le catalogue de Cinqualbre et Rubin a l'avantage de sa rigueur scientifique, il n'arrive pas à formuler une réponse adéquate à la critique postcoloniale, puisqu'il nie la question fondamentale qui traverse les débats actuels sur le sujet du patrimoine colonial, à savoir à qui appartient ce patrimoine.

Si on peut se réjouir de l'intérêt croissant des historiens pour l'architecture moderne en Afrique, cette historiographie reste, comme l'avait déjà remarqué Anthony D. King en 1992, encore largement une affaire des centres de production de connaissances en occident. C'est pourquoi les initiateurs de *Colonial Modern*, même si l'ouvrage collectif souffre parfois d'une perspective trop diversifiée, doivent être félicités d'avoir monté l'exposition non seulement à Berlin, mais aussi à Casablanca, ce qui a permis aux acteurs marocains de se réappropriier les savoirs, comme l'indique Von Osten dans le texte concluant l'ouvrage (fig. 5). C'est pourquoi Folkers, avec un regard sur l'Afrique par moment trop romantique et une analyse qui manque de profondeur historique, mérite notre respect pour avoir monté l'association *ArchiAfrika* qui s'efforce de donner une plateforme aux architectes africains et d'instaurer des dialogues. Il est tout aussi important d'attirer l'attention sur des auteurs travaillant en « périphérie » comme Chipkin, dont les ouvrages, édités localement, ne sont pas toujours bien distribués en Europe et aux États-Unis. Le cas de la Maison tropicale est particulièrement éclairant pour ce qui est des enjeux que pose le développement d'une historiographie critique de l'architecture du XX^e siècle en Afrique, enjeux que Cinqualbre et Rubin n'ont pas complètement réussi à saisir. Quoiqu'il en soit, ces quatre publications démontrent, chacune à sa façon, que la production architecturale en Afrique n'est plus considérée comme marginale mais, au contraire, comme faisant partie intégrante de l'histoire de l'architecture du XX^e siècle.

²⁰ Anthony D. King, « Rethinking colonialism. An Epilogue », dans Nezar Alsayyad, *Forms of Dominance : On the Architecture and Urbanism of the Colonial Enterprise*, Aldershot, 1992, p. 339-355.